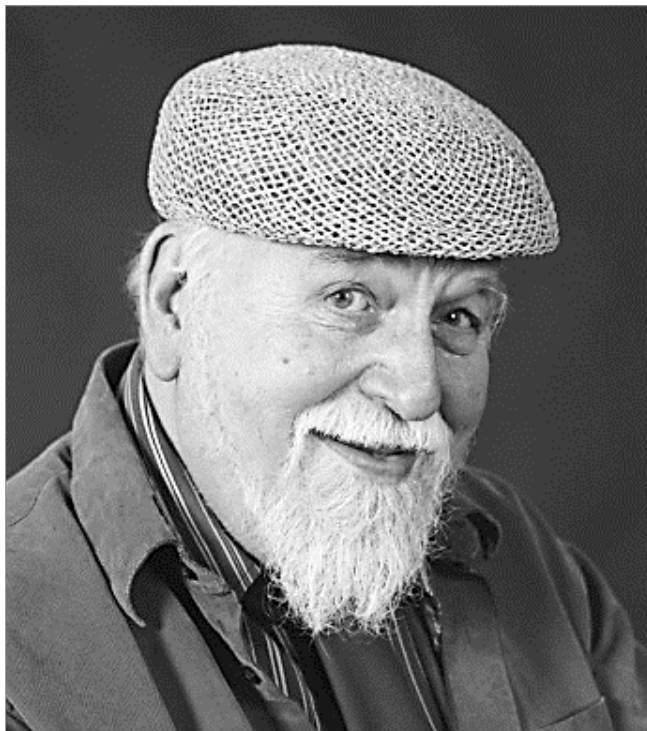


LAURÉAT DU PRIX SHP RAYONNEMENT 2017

ENTREVUE AVEC JEAN-CLAUDE GERMAIN



Jean-Claude Germain
Photo: Christine Bourcier

Myriam Wojcik

AUTEUR, HISTORIEN, HOMME DE THÉÂTRE, Jean-Claude Germain possède mille talents. Par sa vaste culture et ses qualités de conteur hors-pair, il a su intéresser des milliers de Québécois à leur histoire. Montréal et le Plateau ont toujours occupé une place importante dans son œuvre. Une salle du Théâtre d'Aujourd'hui, où il a joué un rôle marquant, porte son nom.

COMMENT RÉAGISSEZ-VOUS À CE PRIX?

Je suis très honoré parce que je suis tellement un gars du Plateau. J'ai vécu dans les limites du Plateau presque toute ma vie. La rue Fabre où j'habitais, c'était le centre de l'univers. J'ai aussi consacré un ou deux livres au quartier.

EST-CE QUE LE QUARTIER A BEAUCOUP CHANGÉ DEPUIS VOTRE ENFANCE?

Le Plateau comme tel n'existe plus. Ça a changé dans les années 1970 quand c'est devenu le refuge des

artistes. C'était moins cher qu'aujourd'hui. L'embourgeoisement s'est fait plus tard.

À l'époque, notre identité venait des paroisses. Moi je venais de l'Immaculée-Conception. Mon Plateau à moi était plus col blanc, donc un peu plus riche que celui de Michel Tremblay qui vivait à Saint-Stanislas-de-Kostka.

C'était un quartier renfermé sur lui-même dans ce temps-là. Notre frontière, c'était Papineau avec les deux cinémas. Les gens qui vivaient de l'autre côté de De Lorimier, c'était un autre monde. Mont-Royal permettait la convergence des gens des différentes paroisses. Quand on prenait le tramway 52, on savait que la rupture se faisait, de l'autre côté, à la rue Saint-Denis. On nous annonçait le nom des rues dans les deux langues. Sur le Plateau jusqu'à Saint-Laurent, on commençait en français et on traduisait en anglais et après, c'était l'inverse. Ça donnait Fabre-Faber...

D'OÙ VOUS EST VENU VOTRE INTÉRÊT POUR L'HISTOIRE?

J'ai appris en écoutant mon père qui était voyageur de commerce et mes oncles. C'étaient tous des conteurs. Leurs histoires étaient toujours améliorées d'une fois à l'autre. Je n'ai pas choisi d'être un vulgarisateur, c'est venu à moi normalement.

Pour faire de l'histoire, on doit descendre dans la rue. La rue, c'est l'histoire, c'est la rencontre avec l'autre, la réalité, alors que la ruelle, c'est l'intimité. On est quelqu'un, on vient de quelque part. Je me suis consacré à ça. Ce qui m'intéresse, c'est le Montréal que j'ai connu. Je n'ai pas le choix car il n'en reste presque plus rien. On n'a pas de conscience historique à Montréal, les promoteurs décident de tout. Mon intérêt, c'est de faire revivre un temps sans nostalgie.

On doit aussi avoir une vision plus large de notre histoire. On est partie prenante de toutes les décisions prises au 20^e siècle. Il faut se collettailler avec l'histoire générale.